

## L'ETIQUETTE EN ANGLETERRE

Quoiqu'on se serve du mot *sir* au commencement d'une lettre, (*Dear Sir,*) on ne doit revêtir de ce titre que les *knights*, les baronnets et autres personnalités importants. Une lourde méprise, serait de placer devant un nom de famille ce titre de *sir*, qui ne doit jamais être immédiatement suivi que du prénom. *Sir Paeton*, *sir Reynolds* sont des gallicismes effroyables. Quand on l'emploie avec le nom de baptême, il ne faut mettre qu'un seul nom : *Sir John Macdonald*, par exemple, et non pas *Sir John A. Macdonald*.

Autrefois, quiconque était supérieur aux conditions serviles, sans être pourvu d'un titre, était confondu sous la dénomination de *master*, qui ne désigne plus que les enfants. *Master Lambton*, c'est le jeune fils de Lambton. Depuis le temps des Stuarts, quand on écrit aux grandes personnes, l'expression de *master* doit être abrégée ainsi : *Mr.* ; l'écrire en toutes lettres serait incivil. Lorsqu'on parle, on dit encore *master* pour les enfants ; mais sous peine d'incongruité, il est essentiel, s'il s'agit d'un homme, de prononcer *mister*. On n'écrit jamais *mistress* en toutes lettres : on met *Mrs* et l'on prononce *misses*.

Le titre de *miss* va nous montrer d'autres anomalies plus caractéristiques. En général, on dit *miss Sarah*, *miss Mary*, etc. ; mais il faut observer : 1o que la fille aînée d'une famille ne peut, sans inconvenance, être désignée par son nom de baptême. Un fiancé même, près d'épouser Jane, la fille aînée de M. Siddons, l'appellerait *miss Siddons* et non *miss Jane* ; 2o la fille aînée d'une famille de *gentry* ne porte jamais son nom de baptême : en sevrage, elle est déjà *miss Crawford* ou *miss Burdett* ; 3o la fille aînée d'une branche cadette perd la prérogative d'être désignée par son nom de famille chaque fois qu'elle se trouve en présence de sa cousine aînée de la branche aînée. Elle redevient alors subitement et pour tout le monde *miss Julia*, *miss Arabella*... ; que sa cousine s'éloigne, et la voilà *Crawford*.

Les cadets de famille titrés reçoivent, et l'on serait mal venu à omettre de leur donner la qualification de *honorable Mr.* *Mrs* ou *miss*.

Dans les bonnes maisons, on ne donne aucune espèce de titre aux gens de service de l'un ni de l'autre sexe. On appelle les valets par leur prénom ; les femmes de chambre, les filles de charge par leur nom tout court. Ainsi, pour s'adresser à une servante, on lui dit : *Weber*, *Smith*, *Wilcox*... Tel est l'usage.

La femme d'un chevalier ou d'un baronnet joint le titre de *lady* à son nom de famille, et jamais à son nom de baptême, sous peine d'encourir le blâme dû à la plus choquante usurpation. C'est aux filles des lords, des comtes, des vicomtes et des ducs qu'appartient le privilège d'être *lady Louise*, *lady Lucy*, etc. Elles prennent dès le berceau ce titre de *lady*. Les filles des lords ne sont qualifiées de *miss* qu'au Théâtre Français. Ce privilège de naissance est indélébile ; une jeune *lady* ne le perd même pas en épousant un routier.

En ce qui regarde les habitudes de la vie en commun, tout est réglé d'après les titres, même dans l'intimité des familles avec la plus rigide étiquette. La préséance du rang ne cède même pas devant un étranger...

Le fond invariable d'un diner anglais consiste en un poisson et un rôti ; le surplus est accessoire. Ce qui caractérise la cérémonie, c'est bien plus les dimensions de ces deux pièces que la multiplicité des plats. Le poisson se présente le premier. A un convive de marque, on sert un saumon ou un esturgeon de 3 pieds de long avec des sauces diverses et des piments fort goûtés des Anglais : leur saveur paraît celle d'un feu d'artifice qu'on avalerait après avoir eu la précaution d'y mettre le feu. Puis succèdent des entrées à la française, en gibier trop cuit, en volaille trop frite ou en pâtisserie trop lourde. Le rôti, proportionné à la qualité des invités et à leur nombre, est digne des époques homériques ; les hors-d'œuvres sont nombreux et les entremets singuliers : l'un des plus communs est un gâteau illustré d'herbes aigrettes : ce sont tiges de rhubarbe, ou bien groseilles à maquereau cueillies vertes, et qui sont l'objet d'un débit considérable. Souvent on offre la salade sur un plat, sous la forme d'un cœur de laitue partagé en deux. Quelques personnes la mangent ainsi à la main, se bornant à tremper dans le sel l'extrémité des feuilles.

Les légumes sont en général cuits à l'eau et offerts sans assaisonnements ; on les livre à la circulation de la table en même temps que le rôti. Au dessert surviennent des pains énormes du Chester, de Stilton et des bateaux de beurre frais ; les fruits, le melon leur succèdent ; après quoi l'on enlève tout, jusqu'à la nappe, et on rapporte des verres et du vin. Le vin seul a le pri-

vilège d'être placé sur la table. Pour la bière et l'*ale* d'Ecosse, boisson de la famille, il y a un cérémonial particulier : un des domestiques qui servent à table vient vous présenter un plateau vide, et, si vous n'êtes point prévenu, vous ne laissez point que d'être un peu surpris. Si la chose vous advient, lecteur, et que vous soyez sans animosité à l'égard du houblon, prenez votre verre, placez-le sur le plateau, et le domestique, après l'avoir rempli au buffet vous l'offrira. Sans cette ingénieuse combinaison, votre hennap subirait l'attouchement d'un valet, ce qui choquerait à la fois la pudeur et la stricte propreté.

Les règles de l'étiquette ne sont pas seulement observées par les classes supérieures, elles sont suivies plus ou moins religieusement par tous les Anglais. En dehors des deux noblesses officielles, la *nobility* et la *gentry*, le *common people* (gens du commun) a inventé vingt autres distinctions. L'homme qui a deux millions de fortune est plus honorable que celui qui n'a qu'un million et demi, et ainsi de suite ; le négociant retiré a le pas sur le négociant en exercice, et le rentier la préséance sur l'industriel. Je ne parle pas de cent autres noblesses de corporations. Si je voulais classer toutes ces castes, il me faudrait faire un dénombrement à la façon d'Homère. On comprend quelle froideur jettent dans les relations sociales ces classifications qui font de la Grande-Bretagne une sorte de casier où chacun est retiré dans son compartiment, selon le hasard de sa naissance, de sa fortune, de sa profession ou de son état.

Quand on se promène dans les rues de Londres, au milieu de cette foule d'omnibus et de voitures, à travers cette population qui encombre les squares, les ponts, les promenades, on ne se rend pas compte, au premier abord, pourquoi tout ce qui frappe la vue, équipages splendides, magasins étincelants, édifices et public a un aspect morne ; ce n'est qu'en cherchant à résoudre ce singulier problème, qu'on parvint à découvrir ce qui fait Londres si triste en dehors de sa sphère manufacturière et commerciale, c'est l'absence de l'élément essentiel d'animation, le *populaire*. A Paris, le populaire est partout, il égaye les rues et les places, les jardins publics et les boulevards, il existe dans la Chaussée-d'Antin aussi bien qu'au faubourg Saint-Antoine, il assiste au théâtre, se mêle à toutes les cérémonies et domine dans toutes les fêtes. A Londres, on dirait qu'il n'y a pas de peuple, et que la ville est exclusivement habitée par des gentlemen et des mendiants. Uniformité de costumes, d'habitudes, de manières et de visages. Tout le monde a un habit noir, tout le monde se divertit de la même façon sépulcrale, tout le monde a le même air ennuyé. L'ouvrier, le marchand, l'oisif, entrent dans le même *public-house*, gardent la même attitude silencieuse et ne se distinguent, à la première vue, par aucune différence. Qu'un homme du peuple rencontre un homme du peuple, et il lui dira en l'abordant ce que dit un nobleman à un nobleman : *What beautiful weather !—Delightful day*, répond l'interlocuteur ; puis les uns et les autres passent leur chemin. Dépouillez de sa livrée le domestique d'un lord, et rien ne vous empêchera plus de le prendre pour le lord lui-même : il a l'attitude roide et gourmée, l'air froid et méprisant de son maître. Tous les Anglais semblent avoir été taillés sur un patron unique.

Et, cependant, l'Angleterre montre, dans les plus petits détails, son aversion pour le principe de l'égalité. Quand un marchand envoie sa note, il compte par livres ; si c'est un médecin ou un homme ayant une profession libérale, il a le droit d'additionner par guinées, quoique les guinées n'existent plus. Les professions libérales gagnent à ce privilège en ce sens que, pour montrer à un médecin le cas que l'on fait de son honorabilité, on lui remettra pour une visite la valeur représentative d'une guinée, c'est-à-dire une livre et un shilling, tandis qu'on ne donnera qu'une livre à un apothicaire. Voilà une distinction qui n'est pas seulement ingénieuse.

On ne se fait pas une idée des minuties auxquelles descend l'usage. Ainsi le nombre de coups qu'il convient de frapper avec le marteau de la porte de la rue, quand on fait une visite, est à peu près déterminé. Rien de ce qui rentre dans le *trade* ou dans la domesticité ne se permettra de heurter à la porte principale. Le facteur de la poste aux lettres est l'objet d'une exception unique, et l'on sait qu'à peine de réprimande, il ne doit frapper que deux coups. Un homme comme il faut, s'il se respecte et s'il ne veut point passer pour évaporé, frappera cinq coups solidement appuyés ; les dames s'annoncent par plusieurs petits coups se succédant avec rapidité. Du reste, il est permis à un étranger de quelque mérite, d'ignorer à son entrée dans le monde anglais, quelques-unes de ces lois despotiques. Il trouvera grâce en qualité d'étranger ; mais s'il les ignorait toutes et ne savait rien deviner, il risquerait de passer pour un cuisinier.